

Table des chapitres

Introduction	7
<i>Première partie</i>	
Vers le succès... après une jeunesse perturbée et des débuts difficiles	9
Chapitre I. Un départ chaotique	11
Chapitre II. La chimie en 1782	19
Chapitre III. La décennie prodigieuse 1780-1790	35
Chapitre IV. Fourcroy, un franc-maçon ?	49
<i>Deuxième partie</i>	
Fourcroy et la Révolution française	63
Chapitre V. Rappels chronologiques sur la Révolution française	65
Chapitre VI. La République a eu besoin de savants !	73
Chapitre VII. Le sans-culotte Fourcroy	85
Chapitre VIII. Après le 9 thermidor	103
Chapitre IX. Fourcroy, un sauveur providentiel sous la Terreur ?	119
<i>Troisième partie</i>	
Fourcroy sous le Directoire	133
Chapitre X. La traversée du désert	135
<i>Quatrième partie</i>	
Fourcroy et le Consulat	153
Chapitre XI. Le contexte historique : la fin du Directoire et le Consulat	155
Chapitre XII. Un éminent savant sous le Consulat	161
Chapitre XIII. Le Conseiller d'État Fourcroy	177

Cinquième partie

Fourcroy et l'Empire	191
Chapitre XIV. La poursuite de ses activités scientifiques	193
Chapitre XV. Fourcroy, un haut commis de l'Empire	209
Chapitre XVI. La fin	223
Conclusion	229
Annexe	235
Bibliographie	249
Index	251

Introduction

Nous célébrons en 2009 le bicentenaire de la mort d'Antoine de Fourcroy ; en dehors des initiés à l'histoire des sciences, peu d'entre nous ont entendu parler de cet homme remarquable qui fut tout à la fois chimiste, peut-être franc-maçon (?) et homme politique.

Lorsqu'il est question d'évoquer la chimie sous la Révolution, tout un chacun s'exclame en prononçant le nom de Lavoisier... sans pouvoir le plus souvent en donner un autre ! S'il est vrai que le Fermier général fut probablement le plus grand chimiste de tous les temps, il ne faut pas pour autant oublier que, dans son sillage, se sont engouffrés une cinquantaine de brillants sujets ayant eux aussi apporté leur contribution au progrès et ne devant pas passer à la trappe. Parmi ceux-ci, il faut citer en premier lieu Fourcroy qui, s'il n'atteignit peut-être pas le génie de son distingué collègue, fut une sommité à son époque.

Alors, si le bonhomme fut aussi prodigieux que le suggèrent ces quelques lignes, pourquoi est-il si méconnu aujourd'hui ? Cela tient à diverses raisons que nous développerons plus loin ; mais, disons dès à présent qu'il fut un administrateur hors pair et qu'il consacra une grande partie de sa vie à l'organisation du système éducatif français dont ont bénéficié beaucoup de potaches... au détriment probablement de la science, bien qu'il formât un tandem extraordinaire avec son ancien disciple Vauquelin qui lui témoigna son amitié tout au long de sa vie.

Une autre raison également pour laquelle cet immense savant n'eut pas la place qu'il mérita tient certainement au rôle trouble qu'il joua dans l'exécution de Lavoisier et qui nous retiendra un peu plus loin. Intervint-il comme il le prétendit plus tard, laissa-t-il faire ou tout simplement fut-il dans l'impossibilité de tenter quelque chose... ? Le débat reste ouvert et nous espérons apporter notre pierre dans ce domaine. Ce point qui n'a jamais été éclairci de manière irréfutable dans un sens ou dans l'autre... a pour conséquence qu'il reste souvent absent des manuels et il a fallu attendre la biographie de Georges Kersaint dans les années 1960, non pas pour le réhabiliter car le terme serait un peu fort, mais pour lui redonner sa juste place dans l'histoire de notre pays.

Pour faire suite à cette dernière phrase, est-il encore besoin, si une étude sérieuse lui a déjà été consacrée, de s'attarder à nouveau sur la personne d'Antoine

de Fourcroy ? Nous estimons, pour notre part, qu'il n'est pas inutile d'enfoncer le clou car, puisque, comme nous en sommes au chapitre des biographies, celle rédigée à son endroit par Paul Thénard, fils du grand chimiste de la Restauration qui fut auparavant l'élève de Fourcroy, ne fut guère favorable à ce dernier et a contribué à marginaliser encore davantage celui qui nous occupe... même si ses contemporains ont attesté de son (sale) caractère, connu de tous !

Or il se passe que nous avons publié il y a quelques années une vie de Vauquelin¹ qui ne tarit pas d'éloges sur son ancien Maître ; l'osmose entre les deux hommes était si parfaite que Vauquelin, reprenant sa chaire à l'École de médecine en 1809, a toujours assuré qu'il était ému à l'idée, lorsqu'il faisait cours, de poser son séant là où Fourcroy s'était assis précédemment... Nous avons alors du mal à croire que l'affection profonde que porte Vauquelin à Fourcroy s'adresse à un être sans humanité..., ce qu'il n'était probablement pas dans la mesure où son nom revient souvent dans le sauvetage d'individus proscrits, même si les spécialistes en discutent encore aujourd'hui. Il est également permis de se demander si Vauquelin, qui portait la plus grande vénération à son Maître, mais qui n'était pas très doué, semble-t-il, pour les contacts humains..., a fait le nécessaire en ce sens. S'il faut en croire Chevreul (le père de la chimie des corps gras mourut à l'âge de cent trois ans en 1889) qui fut en quelque sorte l'adjoint de Vauquelin, ne le quittant pas dans les vingt-six dernières années de sa vie, ce ne fut pas le cas puisqu'il écrivit que : « *Il est regrettable que Vauquelin, par son attitude, ait laissé s'accréditer la légende d'un Fourcroy abusant de sa reconnaissance. Il est regrettable également que Vauquelin n'ait pas mieux défendu la mémoire de son bienfaiteur et ami à qui il devait tout.* »

Cette appréciation ne pouvait que nous incliner à reprendre des recherches sur le personnage. Par ailleurs, nous avons rencontré fortuitement il y a peu un descendant indirect de la famille de Fourcroy à qui nous avons parlé de ce projet et qui nous a encouragés dans cette voie. Les vicissitudes de l'histoire auxquelles dut faire face le personnage (obtenir ses diplômes dans un environnement hostile, survivre à la Terreur, endurer plus tard les caprices de l'empereur, imposer ses vues en matière d'enseignement...) incitent peut-être à l'admiration ou à tout le moins à une certaine indulgence.

C'est donc un peu tout cela indiqué ici pêle-mêle que nous voudrions expliciter en suivant le parcours d'Antoine de Fourcroy dans les pages à venir.

¹ Cf. *Vauquelin et son temps (1763-1829)*, Alain Queruel, 1994, Éditions L'Harmattan.

Première Partie

Vers le succès...

Après une jeunesse perturbée et des débuts difficiles

Chapitre I

Un départ chaotique

Une famille honorable

Antoine-François Fourcroy naît le 15 juin 1755 à Paris dans un milieu relativement protégé puisque son père est pharmacien et possède une charge dans la Maison d'Orléans². Mais la corporation des apothicaires va s'acharner à rapidement supprimer ce genre d'avantage dont bénéficie Jean-Michel Fourcroy et cette perte équivaut pour la famille à une aisance matérielle qui s'éloigne pour longtemps...

Presque simultanément, sa mère Jeanne Laugier décède alors que le jeune Antoine n'a à peine que sept ans. La situation n'est alors guère brillante et présente peu de rapports avec les ancêtres qui s'étaient illustrés dans le barreau (ils étaient déjà présents du temps du roi Charles IX), dans la jurisprudence comme Bonaventure de Fourcroy ou encore dans les affaires militaires comme Charles René de Fourcroy de Ramecourt qui, coïncidence oblige, siégea à l'Académie des sciences en même temps qu'Antoine... Dans ces conditions, il est plus ou moins recueilli par ses sœurs et en particulier par l'aînée, Madame Le Bailly qui restera toujours assez proche de son frère... Bref, toute sa prime enfance est perturbée et sa scolarité s'en ressent. Il poursuit cette dernière cahin-caha au Collège d'Harcourt qu'il quitte bientôt à l'âge de quatorze ans.

Ce n'est pas une période faste pour notre futur grand chimiste et, pour reprendre une expression plus en rapport avec le vocabulaire d'aujourd'hui, il « se cherche » et touche alors un peu à tout. Il se tourne d'abord vers les arts et se découvre une passion pour la musique. Puis il se met à écrire des pièces de théâtre et se lance aussi dans la comédie. Sans succès à première vue..., ce qu'il est bien obligé de constater d'où un virage radical puisqu'il change complètement d'emploi en se dirigeant vers le commerce.

² Cf., sur ce point, *Berthollet, Fourcroy, J.-B. Dumas et Wurtz étaient-ils pharmaciens ?*, M. Bouvet, *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1946 où quelques lignes, à propos de Fourcroy, évoquent la profession du père.

Après quelques leçons, il trouve un travail dans le bureau d'un commis du sceau, ami de la famille. Il est difficile de savoir ce qu'il fait exactement dans cette place ; s'il faut en croire certaines archives, il n'aurait pas obtenu la promotion à laquelle il aspirait. Peut-être est-il alors un peu pressé et ne montre-t-il pas toute la patience nécessaire qu'il sied à un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans... ? Quitte-t-il ce poste de son plein gré ou, un mot en entraînant un autre..., est-il licencié sans ménagement ? Même si le commis est lié à la famille, il est permis de supposer que certaines limites ne doivent pas être transgressées...

Nous ne disposons que d'informations partielles sur cette période tumultueuse de son existence ; toujours est-il qu'il se retrouve sans rien, ce qui n'améliore pas les affaires familiales qui sont toujours aussi peu florissantes et qu'il fait un peu de tout pour subsister. Certains mentionnent une activité de copiste, d'autres évoquent des travaux de traduction donnés épisodiquement à un libraire...

Ce qui semble juste en revanche, car Antoine ne l'oubliera jamais, c'est qu'il connut la misère à cette époque vivant dans une mansarde et voisinant avec un porteur d'eau, les deux hommes se rendant des services, ce qui fera dire au futur chimiste *qu'il n'avait jamais manqué d'eau !*

Mais alors que son avenir est loin de se dessiner, il va faire une rencontre déterminante pour le reste de son existence.

La rencontre avec Vicq-d'Azyr

Là encore, les données en notre possession sont contradictoires... ou peut-être complémentaires. Comme nous l'avons déjà précisé, la situation matérielle de la famille reste précaire et le père d'Antoine, Jean-Michel, ne trouve rien de mieux, afin de l'améliorer quelque peu, de réorganiser sa maison afin d'accueillir des personnes de passage. En clair, comme cela est devenu d'usage courant de nos jours, il la transforme en gîte afin d'être plus à l'aise financièrement et Vicq-d'Azyr est l'un de ses clients lorsqu'Antoine rompt avec le commis du sceau.

Selon d'autres sources, Vicq-d'Azyr est un ami de la famille et prend sous sa coupe le jeune homme. Si cette seconde version est correcte, elle ne nous apprend pas de quand date cette relation privilégiée. Il n'est pas exclu non plus de penser que, résidant dans la demeure du père d'Antoine, Vicq-d'Azyr soit devenu un familier de toute la maisonnée au fil du temps. Toujours est-il que, quelle que soit la variante retenue, ce dernier s'y trouve en pension en 1773-1774 et prend Antoine sous son aile qui en a bien besoin puisqu'il se pose alors de sérieuses questions sur son avenir.

Félix Vicq-d'Azyr (1748-1794)

Un rapide coup d'œil aux dates mentionnées ci-dessus atteste que Vicq-d'Azyr n'est guère plus âgé que le jeune Fourcroy lorsqu'il le croise sur sa route pour la première fois et il est plus que probable que ce dernier le considère alors comme son *grand frère*.

Avant d'étudier les conséquences de ce contact avec Vicq-d'Azyr (essentielles car, sans celui-ci, personne n'aurait aujourd'hui entendu parler de Fourcroy et son comportement à l'égard de Vauquelin dont nous reparlerons plus loin s'explique probablement par l'aide qu'il avait reçue de Vicq-d'Azyr... bien que le premier contact ne fût pas très chaleureux), il est bon de s'attarder sur le mentor d'Antoine.

Un début de carrière difficile

Vicq-d'Azyr est alors un jeune médecin plein d'avenir car très tôt, probablement sous la direction de son maître chirurgien Antoine Petit (1722-1794), il va s'orienter vers l'anatomie physiologique, discipline à laquelle il donnera ses lettres de noblesse ; jusque-là, les deux parties, l'anatomie d'une part et la physiologie de l'autre constituaient deux branches distinctes de la médecine. Parallèlement, il ouvre un cours gratuit d'anatomie à la Faculté de médecine qui bénéficie d'un grand succès. Malheureusement, des questions d'intendance ajoutées aussi à une certaine intransigeance de sa part conduisent assez rapidement à sa fermeture... ce qui ne diminue en rien l'enthousiasme du jeune médecin qui continue son cours, mais cette fois à titre privé, dans un autre local en octobre 1773.

Ce dernier ne dure pas bien longtemps non plus car, à cette période, Vicq-d'Azyr est atteint des premiers symptômes de la maladie qui l'arrachera à ce monde, probablement un début de tuberculose du fait de ses crachements de sang nombreux et fréquents. La maladie le tient éloigné de la Capitale et sa convalescence s'écoule dans sa Normandie natale (il est né à Valognes, ville située dans la péninsule du Cotentin) où il profite de ce séjour forcé pour effectuer tout un tas d'observations anatomiques et physiologiques sur les poissons. Les résultats de ses travaux venant après d'autres traités sur les animaux lui amènent la consécration, à savoir son élection à l'Académie royale des sciences le 13 mars 1774.

Nous pouvons donc considérer que la rencontre avec Fourcroy a lieu au moment précis où Vicq-d'Azyr obtient la reconnaissance de ses pairs. Pourtant ce n'est que la première étape d'une ascension pour ce dernier puisqu'il va bientôt connaître son heure de gloire avec des épizooties.

Des épizooties à la Société royale de médecine

Une épidémie se déclenche parmi les bêtes à cornes dans la région de Bayonne en mai 1774 pour s'étendre rapidement dans tout le Sud Ouest. Face à l'ampleur du phénomène, le ministre Turgot fait appel à l'Académie royale des sciences pour éradiquer le fléau. Celle-ci détache Vicq-d'Azyr avec tous les pouvoirs nécessaires... dont l'abattage des bovins qui suscite bien des réactions. Malgré les pressions, totalement soutenu par Turgot, ce dernier réussit pleinement dans sa tâche et, à la fin de l'année 1776, l'épizootie est vaincue.

Profitant de son succès, le nouvel académicien propose alors à Turgot la création d'une commission pour les épidémies et les épizooties dont il assume la direction, assisté de confrères. C'est l'origine de la Société royale de médecine qui est finalement présidée par Lassone, médecin de la reine Marie-Antoinette, et dont le secrétaire perpétuel est Vicq-d'Azyr. Non seulement sa conception n'est absolument pas remise en cause au départ de Turgot des affaires, mais elle prend au fil du temps de plus en plus d'importance en élargissant ses domaines de compétences, ce qui ne plaît pas à tout le monde et en particulier aux gens de la Faculté de médecine qui voient émerger une structure concurrente.

Le conflit, d'abord larvé, prend une tournure plus agressive avec le temps ; mais ce duel entre les deux entités n'empêche nullement Vicq-d'Azyr de poursuivre son ascension. Entre-temps, celui-ci, s'intéressant à l'histoire des sciences, s'est spécialisé dans les éloges de grandes personnalités. Avec cette nouvelle corde à son arc, il parvient à se faire élire à l'Académie française en juin 1788.

Une sommité à la veille de la Révolution

Il est facile d'imaginer comment Vicq-d'Azir³ savoure cette récompense lorsqu'on sait qu'il succède à Buffon... qui lui avait, quelques années plus tôt, refusé un poste de professeur au Jardin du Roi, lui préférant Portal pour remplacer son maître Antoine Petit dont Félix Vicq d'Azir assurait pourtant les cours depuis sa maladie en 1775. Il lui faut attendre encore cinq ans pour le voir nommé à une chaire d'anatomie comparée à l'École d'Alfort (aujourd'hui École vétérinaire de Maisons-Alfort).

La même année décède Lassone, le médecin de la souveraine, et Vicq d'Azir est appelé à le remplacer. À ce titre, intégrant l'entourage de la reine, il jouera quelques années plus tard un rôle non négligeable dans les commissions chargées de statuer

³ Sur Vicq d'Azir, cf. l'article du Professeur Raphael Mandressi intitulé : *Félix Vicq d'Azir : l'anatomie, l'État, la médecine* sur le site internet de la bibliothèque interuniversitaire de Médecine, Paris. Cf. aussi, le *Moniteur universel* du 27 frimaire an XIII (18 décembre 1804), les *Œuvres* de Vicq-d'Azyr, recueillies et publiées avec des notes et un discours sur sa vie et sur ses ouvrages, par J-L Moreau de la Sarthe, docteur médecin et sous-bibliothécaire de l'École de médecine (1^{er} extrait).

sur le mesmérisme et le fameux baquet⁴, émettant à leur endroit un avis négatif sans équivoque.

Point besoin de grandes tirades pour affirmer que le bonhomme, à l'aube de la Révolution, est vite inquiété mais Fourcroy, qui ne l'a jamais oublié, parvient à l'éloigner de Paris en lui trouvant une fonction de recherche du salpêtre (il portera le titre de *dégustateur de salpêtre...*). Cet emploi retarde les choses mais n'empêche pas le bienfaiteur de Fourcroy d'échapper à son destin ; si l'année 1794 est fatale à beaucoup de gens, concernant Vicq-d'Azyr, alors qu'il est marqué par son statut de médecin de *l'Autrichienne...* ainsi que par un programme des études médicales (nous y reviendrons plus loin), on se perd en conjectures à son endroit. Mourut-il de la tuberculose qui l'affaiblissait depuis si longtemps, d'épuisement..., de peur (beaucoup de ses amis furent raccourcis en cette période de Grande Terreur) ou des trois simultanément ? S'il est difficile de se prononcer en ce sens, il décède officiellement en juin 1794 d'une *fluxion de poitrine...*

Pour l'heure, retrouvons ce médecin plein d'entrain conseillant au jeune Antoine d'entamer des études de médecine. Pendant plusieurs années, ce dernier va travailler dur, apprenant la botanique, l'anatomie (il est dans ce domaine à bonne école puisque Vicq-d'Azyr se distinguera aussi dans le domaine de l'anatomie comparée) ou l'histoire naturelle. Au bout de deux ans, toujours sous l'égide de son Maître, il traduit une thèse de Ramazzini sur les maladies des artisans⁵, ouvrage qui est bien entendu retenu par la Société royale de médecine.

Fourcroy médecin...

Avoir un professeur à domicile était une chance inespérée pour Fourcroy quand on aura une idée du coût des études en médecine sous l'Ancien régime. En effet, il fallait compter au bas mot environ 6000 livres de l'époque pour acquérir un brevet de médecin ; nous verrons plus loin, lorsque nous donnerons les premiers appointements de Fourcroy comme professeur, qu'il gagnait environ 1500 livres annuelles. En clair, il était impossible à un simple particulier sans argent de

⁴ Cf. *De l'alchimie du Moyen Âge à la chimie moderne ou d'Albert le Grand à Lavoisier*, Alain Queruel, Éditions de Massanne, 2007.

⁵ En fait, d'après la publication du Dr. J-B Ygonon, intitulée : *Observations sur les maladies des ouvriers employés dans la manufacture impériale de la ville de Lyon*, imprimerie de H. Storck, 1866, il faut entendre les effets sur la santé des hommes se trouvant en contact avec la fabrication du tabac, les noms de Ramazzini et de Fourcroy étant alors mentionnés pour les maladies induites. Ce ne sera d'ailleurs pas la seule fois où Antoine étudiera les méfaits du tabac puisqu'il est rapporté dans un ouvrage intitulé *Hygiène publique* de Parent-Duchatelet, tome II, 1836 à la page 505 qu'il aurait observé le cas d'une dame qui mourut d'un cancer du nez pour avoir pris trop de tabac.

prétendre à entreprendre des études de médecine... et encore moins à Antoine qui végétait dans son galetas !

Cependant, un ancien médecin (le docteur Diest) avait laissé des fonds pour accorder tous les deux ans des licences gratuites à un étudiant méritant et en 1778 a lieu, dans ce contexte, un concours à la Faculté de médecine pour devenir docteur en médecine ; Fourcroy, estimant qu'il a les compétences suffisantes, se porte candidat. Il est difficile de dire qu'il se présente sous les meilleurs auspices puisqu'il est tout de suite catalogué comme étant le protégé de Vicq-d'Azyr, c'est-à-dire inféodé à l'ennemi ! Bref, son sort est pratiquement scellé avant qu'il ne postule et pourtant...

Une réception tirée par les cheveux

Pas de surprise : Antoine n'est pas admis, mais ce refus est tellement grossier qu'il suscite des critiques de la part de certains examinateurs faisant partie du jury ; Bucquet, un chimiste réputé, tente de rappeler ses collègues à davantage d'objectivité...

Finalement, un compromis s'instaure. Après (de longues) discussions, la Faculté consent à le recevoir... mais du bout des lèvres en usant de la formule *usque ad meliorem fortunam*. En clair, c'est une admission au rabais... que refuse cette fois Fourcroy qui ne veut entendre parler que d'une acceptation complète ! En agissant de cette manière, cela implique de facto qu'il rejette la bourse allant de pair avec le mode de sélection et qu'il continue donc d'être sans le sou...

Néanmoins, une entorse à ce règlement strict associée à la générosité de certains de ses amis (ainsi que celle de la Société royale de médecine) lui permet de subvenir à ses besoins. En définitive, il est reçu docteur en médecine en septembre 1780 mais ne peut accéder au titre de docteur-régent qui lui aurait permis d'enseigner à la Faculté de médecine. Pour être tout à fait complet, il faut préciser que celle-ci n'arrive pas à digérer que, le mois suivant, Fourcroy soit nommé associé libre de la Société royale de médecine ! Mais avant de suivre la destinée d'Antoine, il n'est pas inutile de revenir quelques instants sur celui qui l'a imposé à cette occasion, à savoir Bucquet.

Jean-Baptiste-Marie Bucquet (1746-1780)

Ce nouveau personnage ne sort pas d'un chapeau ; en effet Fourcroy est déjà son élève en chimie et le Maître l'apprécie. Ceci n'a rien d'anormal dans la mesure où, si sa réputation de chimiste reconnu fait de Bucquet un professeur de chimie à la Faculté de médecine..., celui-ci est aussi un associé ordinaire de la Société royale de médecine dès 1776. Il faut donc voir dans cette double appartenance (et, de ce fait, des relations avec Vicq-d'Azyr), l'élément décisif qui emporte l'adhésion des autres collègues vis-à-vis d'Antoine.

Mais Bucquet va encore faire davantage pour le médecin fraîchement diplômé ; en effet, en tant que chimiste, il fréquente depuis 1777 Lavoisier et il va emmener son assistant à l' Arsenal, là où a élu domicile le Fermier général. Le contact est établi... pour longtemps, tout au moins jusqu'à l'exécution de ce dernier.

Si les autres professeurs de chimie de Fourcroy ne le laissent pas indifférents (et nous pensons tout spécialement à Roux et Macquer que nous retrouverons, tout au moins le second qui interférera à titre posthume dans sa vie), c'est incontestablement Bucquet qui a sa préférence. Dès 1779, ce dernier, voyant sa santé s'ébranler, sollicite Fourcroy pour le remplacer dans des cours de chimie et d'histoire naturelle, alors que celui-ci est toujours étudiant. Antoine, dans un premier temps, prétend qu'il n'y arrivera pas, n'ayant jamais pris la parole en public. Il dira par la suite qu'il n'avait plus pensé à rien, se concentrant sur son cours durant deux heures... C'est un succès car Fourcroy est incontestablement un orateur-né. La santé de Bucquet se dégradant de plus en plus, Fourcroy en vient à être le double de son professeur, assurant de plus en plus et même quasiment intégralement les leçons de son Maître.

Au début de l'année 1780, ce dernier décède et Fourcroy, qui vient par ailleurs de faire un riche mariage avec Mademoiselle Bettinger, rachète bientôt son laboratoire, poursuivant les leçons de son professeur, mais ne pouvant (toujours...) pas lui succéder dans sa chaire à la Faculté de médecine (rancune, quand tu nous tiens...). Cette même année, il se fait aussi connaître par un de ses premiers mémoires sur la falsification des cidres. Certains fabricants avaient pris la fâcheuse habitude d'ajouter des sels de plomb, en général de la litharge ou de la céruse... pour les sucrer. Cela avait pour conséquence directe de provoquer des épidémies de coliques de plomb... mises au jour par Fourcroy associé à Thouret qui découvrirent la supercherie.

Il n'empêche qu'il a pris cette fois la bonne voie, lâchant définitivement (ou presque) la médecine pour se consacrer exclusivement à la chimie ; à la suite de ses cours, il publie en 1781 (ou 1782 selon d'autres sources) ses « *Leçons élémentaires d'histoire naturelle et de chimie* » qui contribuent à lui assurer un début de notoriété. Tous les contemporains sont unanimes : il est un bon professeur, maniant déjà l'art oratoire avec brio et il ne lui manque plus qu'un poste (officiel) de professeur pour l'attester.

Celui-ci se présente en 1783 ; mais, auparavant, nous voudrions dire quelques mots sur l'état d'avancée de la chimie puisque c'est dorénavant dans cette branche que vont s'exercer les talents d'Antoine.